



JACQUES PHILIPPE

Si tu savais
**LE DON
DE DIEU**

Apprendre à recevoir

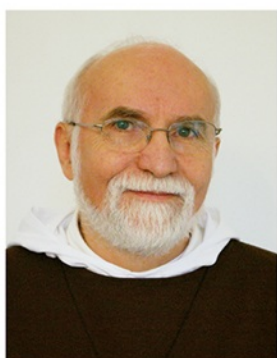
JACQUES PHILIPPE

« Si tu savais le don de Dieu ! »

dit Jésus à une femme de Samarie dans l'évangile de Jean.

Apprendre à recevoir semble si simple à comprendre et pourtant si difficile à vivre. Comment se laisser aimer par Dieu ? Comment se laisser conduire par l'Esprit Saint, y compris dans des situations de fragilité ou dans nos peurs ? Comment adopter une attitude de réceptivité intérieure dans différents moments de la vie chrétienne : vie de prière et vie sacramentelle, décisions à prendre, besoin de liberté et de paix, expérience de faiblesse et de pauvreté...

Être chrétien n'est pas d'abord une liste de choses à faire, mais c'est surtout accueillir, par le moyen de la foi, la miséricorde infinie de Dieu. Trop souvent nous avons soif à côté de la source et, appesantis par des insatisfactions, fatigues ou déceptions, nous oublions que nous portons en nous-mêmes des trésors inouïs qui peuvent faire notre joie. Jacques Philippe, reconnu pour sa simplicité et sa profondeur, nous invite à les découvrir.



Jacques Philippe est membre de la Communauté des Béatitudes depuis 1976. Il y a exercé différentes responsabilités. Prêtre depuis 1985, il prêche des retraites en France et à l'étranger. Il est l'auteur d'ouvrages de spiritualité, dont plusieurs grands succès traduits dans une vingtaine de langues.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce détachement nous ouvre grandement à l'action de l'Esprit.

La gratitude

La gratitude est une autre attitude très puissante pour attirer la grâce de l'Esprit Saint. En témoigne sainte Thérèse de Lisieux :

« Ce qui attire le plus les grâces du bon Dieu, c'est la reconnaissance, car si nous le remercions d'un bienfait, il est touché et s'empresse de nous en faire dix autres et si nous le remercions encore avec la même effusion, quelle multiplication incalculable de grâces ! J'en ai fait l'expérience : essayez et vous verrez. Ma gratitude est sans borne pour tout ce qu'il me donne et je le lui prouve de mille manières¹⁶. »

Sous ses dehors légers et humoristiques, ce texte recèle une vérité extrêmement profonde : la gratitude nous ouvre aux dons de la grâce. Non pas qu'elle rende Dieu plus généreux (il l'est pleinement), mais elle nous rend plus ouverts et réceptifs à son amour, elle nous détourne de nous-mêmes pour nous tourner entièrement vers lui. La gratitude est très féconde parce qu'elle est le signe que nous avons compris et réellement accueilli l'amour de Dieu, et elle nous dispose à le recevoir davantage : *« À celui qui a, on donnera encore et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien (qui ne reconnaît pas ce qu'il a déjà reçu) se verra enlever même ce qu'il a »*, dit Jésus (Mt 24, 29).

L'amour attire l'amour. La gratitude est une attitude extrêmement efficace de réceptivité, alors que l'ingratitude, la plainte, la jalousie, la revendication nous ferment le cœur et nous privent des dons de Dieu. Saint Bernard s'exprime de manière analogue dans un commentaire de l'épisode évangélique des dix lépreux, tous guéris par Jésus, mais dont un seul, un Samaritain, est venu lui rendre grâce :

« Heureux celui qui, pour chaque don de la grâce, revient vers celui en qui se trouve la plénitude de toutes grâces. En nous montrant sans ingratitude pour les dons reçus, nous préparons en nous un espace pour la grâce, afin d'obtenir des dons plus grands encore. C'est l'ingratitude, et elle seule, qui

nous empêche de progresser dans notre engagement chrétien, car le donateur, considérant comme perdu ce qu'on a reçu de lui sans reconnaissance, se tient sur ses gardes : il sait que plus il donnerait à un ingrat, plus il dépenserait en pure perte. Heureux donc celui qui se considère comme un étranger et qui, pour les moindres bienfaits, rend grâce largement¹⁷. »

Écoutons aussi Sœur Mectilde de Bar tenir le même langage :

« Je vous conjure, mon enfant, d'occuper toute votre vie en l'amour d'humble reconnaissance, à remercier Dieu, à le louer et bénir pour tous ses bienfaits. C'est une sainte pratique où j'ai trouvé des merveilles et des augmentations de grâces très particulières. En remerciant Notre Seigneur, vous attirez de nouvelles bénédictions¹⁸. »

Conclusion

Si nous essayons de pratiquer jour après jour les attitudes que je viens d'évoquer, nous serons, de manière certaine, ouverts à l'Esprit et il pourra œuvrer en nous. Cela ne veut pas dire que nous sentirons toujours sa présence et son action, elles sont parfois secrètes comme je l'ai déjà souligné, mais les fruits viendront peu à peu. Il ne s'agit évidemment pas de pratiquer parfaitement tout ce que j'ai dit, mais de persévérer, avec bonne volonté et sans jamais se décourager, dans cette direction.

Je voudrais faire deux remarques pour conclure.

La première remarque est la suivante : les attitudes que je viens de décrire sont des attitudes caractéristiques de l'âme de Marie ; on pourrait le montrer aisément. La Vierge n'a cessé, de manière parfaite, de pratiquer chacun de ces points : prière, confiance, humilité, obéissance, paix, détachement, instant présent et gratitude. L'ultime secret pour recevoir l'abondance de l'Esprit est de nous confier totalement à la Vierge sainte, pour qu'elle nous enseigne ses dispositions intérieures, nous y garde fidèles chaque jour de notre vie et qu'elle vienne suppléer à ce qui nous manque. Plus nous sommes proches de Marie, plus nous

recevons l'Esprit Saint.

Ma deuxième remarque est celle-ci : à la base de chacune des attitudes que je viens d'évoquer, on peut remarquer qu'il y a *l'esprit de foi*.

La *prière* est évidemment un acte de foi. La *confiance* aussi dérive de la foi. L'*humilité* (acceptation de ma petitesse) est un acte de foi : je peux m'accepter pauvre parce que je mets toute ma foi en Dieu et j'espère tout de sa miséricorde. L'*obéissance* est elle aussi l'expression de notre foi en la bonté de Dieu et sa fidélité. La *paix* se fonde sur la foi : comment être en paix dans un monde incertain, sinon parce que nous mettons notre foi dans la victoire du Christ ? *Vivre l'instant présent* est aussi un acte de foi : je remets à Dieu mon passé et mon avenir, et je crois qu'il est avec moi aujourd'hui. Le *détachement* est de même un acte de foi : je peux être libre et détaché à l'égard de toute chose de ce monde parce que je sais que l'amour de Dieu est le bien essentiel qui ne me fera jamais défaut. Quant à la *gratitude*, elle est aussi une expression de notre foi dans la bonté et la fidélité du Seigneur.

Ces deux remarques n'en font qu'une : la grandeur de Marie, c'est la grandeur de sa foi. Elle a été comblée de l'Esprit à cause de sa foi et la chose qu'elle désire le plus nous communiquer, c'est précisément la force de sa foi.

C'est par la foi que toute grâce, tout don de l'Esprit, toute bénédiction divine nous sont accordés, comme ne cesse de l'affirmer saint Paul. La foi est l'essence de notre capacité à recevoir les dons gratuits de Dieu. On comprend pourquoi Jésus insiste tellement sur ce point dans l'Évangile : « *Où est votre foi ?* » (Lc 8, 25.)

⁴ Prêtre du Carmel (1894-1967), écrivain spirituel et fondateur de l'institut Notre-Dame de Vie. Sa béatification a été annoncée en 2016 par le Vatican.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

père plein de tendresse, le regard de ses sœurs qui l'ont aimée et encouragée, le regard de ses supérieures au Carmel qui lui ont fait confiance.

Elle a fait aussi l'expérience des limites du regard que l'autre peut porter sur sa personne : se tromper sur elle, la juger de manière erronée, porter sur elle un regard indifférent ou critique. La petite Thérèse a été souvent mal jugée par certaines de ses sœurs au Carmel. On la trouvait lente, infantile, une sœur disait : « On dirait qu'elle n'est venue au Carmel que pour s'amuser ! » Une autre : « Elle est vertueuse, mais ce n'est pas une vertu acquise dans la souffrance et les combats. » Beaucoup ne soupçonnaient ni la profondeur de sa vie spirituelle, ni celle de ses souffrances. « On ne saura qu'au Ciel ce que j'ai souffert ! »

Il est arrivé aussi qu'on se méprenne sur la vérité de son amour. Une de ses novices avait peur d'elle et la fuyait...

Mais elle accepte d'être parfois incomprise ; elle ne cherche pas à se justifier. Elle désire vivre cachée, voilée comme l'a été la Face de Jésus, oubliée même⁴⁷ et faire ce qu'elle fait, non pour être vue des créatures, mais pour Jésus seul.

Quant au regard sur soi-même, on constate une évolution importante dans la vie de Thérèse. Peu à peu, le regard qu'elle porte sur elle-même change beaucoup.

Au début de sa vie au Carmel, quand Thérèse faisait l'expérience de ses limites, de sa faiblesse, de ses imperfections, elle avait tendance à se décourager et à s'inquiéter, elle était tourmentée par la crainte que le Seigneur ne soit pas content d'elle.

Avec la découverte de la « petite voie », quand Thérèse comprend de mieux en mieux l'amour miséricordieux de Dieu, son amour de Père, elle devient plus libre. Elle garde bien sûr un

ardent désir de devenir sainte, de plaire à Dieu, de répondre à son amour, mais elle réalise que ce qu'elle appelle sa « petitesse » n'est pas un obstacle à la sainteté. Au contraire, elle est une grâce : cette petitesse l'oblige à ne pas s'appuyer sur elle-même, à ne compter que sur la miséricorde de Dieu, elle l'invite à s'abandonner complètement à Dieu, à se livrer à son amour dans une confiance sans limite.

Par conséquent, Thérèse ne se regarde plus elle-même, n'est plus focalisée sur ses limites et sa fragilité, mais totalement tournée vers Dieu dans une confiance sans borne ; et ainsi, elle devient parfaitement réceptive à la grâce divine, qui fera en elle ce qu'elle ne peut pas accomplir par sa propre force et la conduira au sommet de l'amour.

Pour donner un exemple, parmi beaucoup d'autres, de la manière dont Thérèse réagit en face de ses limites humaines, citons un texte où elle parle de certaines de ses difficultés dans la prière. Elle y rencontrait beaucoup de sécheresse et, de plus, s'endormait souvent pendant les temps d'oraison silencieuse. Non par paresse, car elle avait un immense désir d'y chercher Dieu, mais, entrée très jeune au Carmel, elle manquait de sommeil par rapport aux besoins de son âge.

« Vraiment je suis loin d'être une sainte, rien que cela en est une preuve ; je devrais, au lieu de me réjouir de ma sécheresse, l'attribuer à mon peu de ferveur et de fidélité, je devrais me désoler de dormir (depuis sept ans) pendant mes oraisons et mes actions de grâces ; eh bien, je ne me désole pas... je pense que les petits enfants plaisent autant à leurs parents lorsqu'ils dorment que lorsqu'ils sont éveillés, je pense que pour faire des opérations, les médecins endorment leurs malades. Enfin, je pense que "*Le Seigneur voit notre fragilité, qu'Il se souvient que nous ne sommes que poussière*"⁴⁸. »

On voit de manière très claire dans ce texte que ce qui compte pour Thérèse, ce n'est pas elle-même, ce qu'elle fait ou ne fait

pas, mais c'est le regard que Dieu porte sur elle, ce regard aimant d'un père sur son tout petit enfant. Au lieu de se lamenter sur elle-même et sur ses limites, Thérèse se réjouit du regard d'amour que Dieu porte sur elle.

Thérèse se laisse aimer telle qu'elle est, sans jamais douter de la bonté de Dieu, sans jamais douter que le regard de Dieu sur elle est un regard d'amour. Cela lui donne une grande capacité à s'accepter telle qu'elle est et donc à s'oublier elle-même complètement pour être toute réceptive à l'amour de Dieu et toute donnée aux autres.

Conclusion

En conclusion, demandons cette grâce de vivre comme Thérèse dans le regard de Dieu et d'en recevoir tous les bienfaits que nous avons évoqués, en nous rappelant qu'il s'agit essentiellement d'un acte de foi. Nous ferons certainement l'expérience sensible de ce regard de tendresse qui nous rend libres, mais, parfois, nous ne ressentirons rien.

Ne nous limitons pas à ce que nous sentons et expérimentons, l'action de Dieu est bien plus vaste et profonde que toute expérience sensible. Il s'agit surtout de vivre de foi et, dans cet acte de foi, d'accueillir le regard divin sur notre personne et de nous tenir sous ce regard avec confiance.

Posons-nous enfin cette question : quel est le regard que je porte sur les autres ? Est-ce, comme le regard de Dieu, un regard qui donne la vie, libère, encourage, un regard d'espérance ? Ou bien un regard qui juge, qui condamne, qui enferme l'autre ?

Un simple regard peut donner la vie, mais il peut aussi donner la mort. Demandons la grâce de regarder chaque personne avec les yeux mêmes de Jésus, pour que nos yeux sachent communiquer la vie et l'espérance à ceux que nous rencontrons.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faiblesse humaine, c'est en fait le mystère de l'amour.

Il y a dans l'amour une grande puissance, la seule véritable force, mais dans un mystère de faiblesse. Paul peut dire que la faiblesse de Dieu est plus forte que la sagesse humaine, parce qu'elle est l'expression de son amour sans limite pour les hommes dont il a voulu épouser la condition.

Au cœur de tout amour authentique, il y a un mystère de faiblesse, comme l'expriment ces mots d'un autre chartreux :

« Même dans l'ordre naturel, tout amour authentique est une victoire de la faiblesse. Aimer ne consiste pas à dominer, à posséder, à s'imposer à celui que l'on aime. Aimer veut dire que l'on accueille sans défense l'autre qui vient à soi ; en revanche, on a la certitude d'être pleinement accueilli par le partenaire sans être ni jugé, ni condamné, ni comparé. Il n'y a plus d'épreuves de force entre deux êtres qui s'aiment. Il y a une sorte d'intelligence mutuelle par l'intérieur, grâce à laquelle on ne peut plus avoir peur d'un danger quelconque qui viendrait de l'autre.

« Cette expérience, même si elle demeure toujours imparfaite, est déjà bien convaincante. Pourtant, elle n'est qu'un reflet de la réalité divine. À partir du moment où nous commençons à croire vraiment en notre cœur à la tendresse infinie du Père, nous nous sentons en quelque sorte obligés de descendre de plus en plus dans une acceptation positive et joyeuse d'un non-avoir, d'un non-savoir, d'un non-pouvoir. Il n'y a là aucune auto-humiliation malsaine. Nous pénétrons simplement dans le monde de l'amour et de la confiance⁵⁵ . »

La faiblesse dont nous avons parlé n'est bien entendu pas une paresse ni une lâcheté. Il ne s'agit pas de disqualifier ou de mépriser l'effort humain. Celui-ci est beau et nécessaire, non pas comme une condition pour mériter la grâce – elle nous est donnée gratuitement –, mais comme l'expression de notre bonne volonté, de notre désir de répondre pleinement à l'amour de Dieu. Nos capacités humaines et nos talents ne sont pas à mépriser, mais à développer – l'Évangile nous y invite clairement.

Dieu ne nous sauvera pas sans notre collaboration. L'amour de

Dieu nous est donné gratuitement, mais ne peut être accueilli pleinement qu'en y répondant de toute notre bonne volonté. Il y a donc une place pour l'effort humain, mais il faut bien le situer. Non pas pratiquer un perfectionnisme orgueilleux ou inquiet, mais faire jour après jour ce qui nous est demandé dans la simplicité, la douceur, la paix, l'humilité et la confiance, en nous appuyant sur Dieu et non pas sur nous-mêmes. Ne jamais nous inquiéter ni nous décourager quand nous touchons nos limites, mais les accepter humblement et paisiblement. Je cite encore Thérèse : « On éprouve une si grande paix d'être absolument pauvre, de ne compter que sur le bon Dieu⁵⁶ . »

Marie, mère des pauvres et des petits

Ce chemin de reconnaissance et d'acceptation de notre faiblesse n'est pas toujours aisé. Il se heurte à notre orgueil, à nos peurs de ne pas être acceptés par les autres, à nos manques de confiance en Dieu. Il exige une radicale « bascule », difficile à notre nature : ne plus s'occuper de soi, se centrer sur Dieu seul.

Il peut être grandement facilité par la proximité avec la Vierge Marie. Dans son dernier poème : *Pourquoi je t'aime ô Marie*, Thérèse exprime en un simple verset une réalité qui me semble extrêmement belle et profonde : « Auprès de toi, Marie, j'aime à rester petite⁵⁷ . »

Plus nous sommes proches de Marie, plus nous apprenons à aimer notre petitesse, à ne pas la porter comme un fardeau, mais à l'accueillir comme une grâce. Nous n'avons plus peur de notre faiblesse, elle nous devient aimable, parce que Dieu est perçu comme notre seule et vraie richesse. La tendresse maternelle de Marie, sa douceur, sa paix, son humilité, son sourire nous encouragent de manière merveilleuse dans ce chemin d'humilité

et d'amour qu'elle a elle-même suivi.

Dans sa très belle homélie à Lourdes le 15 septembre 2008, le pape Benoît XVI s'exprimait ainsi :

« Oui, quêter le sourire de la Vierge Marie n'est pas un pieux enfantillage, c'est l'aspiration, dit le Psaume 44, de ceux qui sont "les plus riches du peuple" (v. 13). "Les plus riches", c'est-à-dire dans l'ordre de la foi, ceux qui ont la maturité spirituelle la plus élevée et savent précisément reconnaître leur faiblesse et leur pauvreté devant Dieu. En cette manifestation toute simple de tendresse qu'est un sourire, nous saisissons que notre seule richesse est l'amour que Dieu nous porte et qui passe par le cœur de celle qui est devenue notre Mère. »

Je cite pour terminer une belle intuition de saint Louis-Marie Grignion de Montfort dans son ouvrage *Le Secret de Marie*. Si nous nous confions totalement à la Vierge, nous n'avons plus à craindre notre faiblesse, car, en Marie, nous trouvons justement un Dieu qui s'y est adapté :

« Heureuse et mille fois heureuse est l'âme ici-bas, à qui le Saint-Esprit révèle le secret de Marie pour le connaître ; et à qui il ouvre ce jardin clos pour y entrer, cette fontaine scellée pour y puiser et boire à longs traits les eaux vives de la grâce ! Cette âme ne trouvera que Dieu seul, sans créature, dans cette aimable créature ; mais Dieu en même temps infiniment saint et relevé, infiniment condescendant et proportionné à sa faiblesse.

« Puisque Dieu est partout, on peut le trouver partout, jusque dans les enfers ; mais il n'y a point de lieu où la créature puisse le trouver plus proche d'elle et plus proportionné à sa faiblesse qu'en Marie, puisque c'est pour cet effet qu'il y est descendu. Partout ailleurs, il est le Pain des forts et des anges ; mais, en Marie, il est le Pain des enfants⁵⁸ . »

⁴⁹ Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrit autobiographique C*, 2v°.

⁵⁰ *Paroles de Chartreux*, Éditions du Cerf, 1987, p. 36.

⁵¹ Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, cité dans *Renaître d'en-haut*, par Joël Guibert.

⁵² Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, LT 109 à Marie Guérin.

⁵³ *Carnet Rouge* de Sr Marie de la Trinité.

⁵⁴ Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, LT 197 à Sr Marie du Sacré-Cœur.

⁵⁵ *Paroles de Chartreux*, p. 99.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une fois que le démon prenne l'apparence de Jésus pour lui demander quelque chose d'analogue. Mais Dina témoigne qu'il y avait une énorme différence entre les demandes de Jésus et celle de l'Adversaire. Jésus respecte notre liberté, il la sollicite sans nous obliger, alors que le démon oblige et culpabilise.

« Quelle distance entre l'action de Jésus et celle de l'ange infernal ! Jésus, c'est la paix, le démon, c'est le trouble. Jésus, c'est la liberté : *Veux-tu ?* Le démon, c'est la contrainte : *Offre-toi donc*⁶⁶ ! »

Inversement, et on l'oublie parfois, *il n'y a pas de vraie liberté en dehors de l'amour*. C'est bien d'être libre, mais que vais-je faire de ma liberté ? « La liberté, pour quoi faire ? », dit le titre d'un ouvrage de Bernanos. La liberté est destinée à s'accomplir dans l'amour, dans le don de soi par amour, dans un mystère d'alliance avec d'autres.

Si la liberté ne s'exprime pas dans l'amour, ne se réalise pas dans le choix d'aimer (cet amour authentique qui veut le bien de l'autre), elle finira par s'autodétruire.

C'est tout le paradoxe de l'Évangile : celui qui veut sauver sa vie la perdra, celui qui accepte de perdre sa vie (de se donner par amour) la sauvera. Je me réfère à l'Évangile pour une raison très simple : je pense que l'Évangile est une parole pour tous, car il ne fait rien d'autre que d'énoncer les lois profondes et secrètes de l'existence, ce qui « *est caché depuis la fondation du monde*⁶⁷ », mais qui est valable absolument pour tous les hommes.

La seule manière de jouir d'un sentiment de liberté – pas seulement passager, mais durable et même de plus en plus intense –, c'est d'aimer vraiment et d'aimer de plus en plus. J'apprécie beaucoup le mot de saint Paul qui dit aux Corinthiens : « *C'est dans vos cœurs que vous êtes à*

*l'étroit*⁶⁸ ! » Autrement dit : votre manque de liberté ne vient pas des circonstances externes, il vient du fait que vous n'aimez pas suffisamment. L'amour procure la liberté. Plus l'amour est vrai, pur et intense, plus la liberté est grande. Un cœur qui aime n'est jamais à l'étroit. La seule véritable liberté, finalement, c'est la liberté d'aimer. Cette liberté est accessible (contrairement à la liberté de toute-puissance dont nous rêvons parfois), mais il faut du temps pour l'acquérir. Et, sans doute, elle est en fin de compte une grâce, un don qui nous dépasse et qui vient d'ailleurs... Elle est un don de Dieu, un fruit de l'Esprit-Saint. Quand nous serons vraiment capables d'aimer Dieu de tout notre cœur, d'aimer tout homme quel qu'il soit, de nous aimer nous-mêmes (de nous accepter pleinement), alors nous serons vraiment libres.

Écoutons saint Paul nous montrer quel usage faire de sa liberté :

*« Libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous, afin de gagner le plus grand nombre »*⁶⁹ . »

*« Vous, frères, vous avez été appelés à la liberté, mais que votre liberté ne soit pas un prétexte pour votre égoïsme, au contraire mettez-vous par amour au service les uns des autres »*⁷⁰ . »

L'amour se fonde sur la foi et l'espérance

Être libre, c'est être capable d'aimer en toute circonstance. La liberté chrétienne n'est pas la toute-puissance, mais la capacité en toute situation de grandir dans l'amour. Cette liberté est humble, mais réelle. Elle nous est garantie par le Christ.

Il me paraît extrêmement important de remarquer que cette liberté, qui n'est autre que la capacité d'aimer, suppose un fondement dans la foi et l'espérance.

Aimer en toute situation requiert une confiance en Dieu, une

confiance dans la vie, une foi et une espérance. La foi et l'espérance sont, pourrait-on dire, les ailes de l'amour, sans lesquelles il ne peut prendre son essor. L'expérience montre bien que, dès que la foi ou l'espérance diminuent, l'amour aussi en souffre.

La conclusion de notre réflexion est donc la suivante : le seul moyen de conquérir la liberté, c'est de grandir dans la foi, l'espérance et l'amour.

Remarquons en premier lieu que l'on est toujours libre de croire, d'espérer et d'aimer. Même en prison, même dans la pire des situations, il y a toujours des actes de foi, des actes d'espérance, des décisions dans le sens de l'amour que nous pouvons poser intérieurement. Nous possédons au-dedans de nous-mêmes un espace inaliénable de liberté.

Réciproquement, ce qui nous rend de plus en plus libre est de grandir dans la foi, l'espérance, l'amour. Les vertus théologales ont une grande valeur libératrice : la foi libère du doute, de l'erreur, du mensonge, de l'aveuglement, du non-sens... L'espérance libère de la peur, du découragement, de l'inquiétude, de la culpabilité... L'amour libère de l'égoïsme, de l'avarice, du repliement sur soi-même, d'une vie étroite et sans signification, sans valeur ni fécondité. Il libère des frustrations et amertumes.

La mesure de notre liberté, c'est la mesure de notre foi, de notre espérance, de notre amour.

Le chemin vers la liberté, c'est donc de mettre en œuvre tout ce qui augmente en nous la foi, l'espérance et l'amour : nos décisions quotidiennes de confiance et de charité ; tous les moyens qui sont à notre disposition pour accroître en nous les vertus théologales : la prière, le contact avec la Parole de Dieu, les sacrements de l'Église, le soutien d'autres croyants, etc. Tout ce qui constitue la vie chrétienne dans sa diversité n'a qu'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

attitudes et les comportements (plus ou moins conscients) que je viens d'évoquer. Identifier nos agressivités, nos colères, nos haines, nos amertumes, mais aussi nos frustrations, insatisfactions, peurs, mécanismes de déni ou de défense, refus de vivre, qui sont l'expression d'un manque de paix et nourrissent les conflits dans lesquels nous nous enlisons trop souvent.

Pour classer la matière, on pourrait distinguer facilement quatre domaines dans lesquels se manifestent nos manques de paix :

- La relation avec Dieu : être en paix avec Dieu signifie une attitude de disponibilité, de confiance, de gratitude. Alors que, parfois, on peut le fuir, se fermer, se méfier de lui. On peut lui en vouloir pour telle souffrance vécue, telle attente non exaucée, telle fidélité apparemment stérile. On peut se sentir indigne ou coupable devant lui.

- La relation avec soi-même : ne pas s'accepter tel que l'on est, ce qui est extrêmement fréquent. Se mépriser, se juger, être perpétuellement mécontent de soi...

- La relation avec autrui : peurs, fermetures, mais aussi amertumes, rancunes, pardons refusés...

- Et j'ajouterai : le manque de paix dans la relation avec l'existence, avec la vie. Regrets par rapport au passé, inquiétudes quant à l'avenir, incapacité à assumer la vie présente, perte du sens et du goût de ce que nous vivons...

Tout cela pour dire en conclusion que l'acquisition de la paix intérieure suppose un long travail de réconciliation : réconciliation avec Dieu, avec soi-même et sa faiblesse, avec le prochain, avec la vie. Tâche laborieuse, qui demande patience et persévérance, mais tout-à-fait possible, car c'est justement pour cette œuvre de réconciliation que le Christ nous est donné, lui qui est venu faire la paix par le sang de sa Croix. Réconciliant

l'homme avec Dieu en lui manifestant le vrai visage du Père, il réconcilie progressivement l'homme avec lui-même, avec son prochain, avec la vie. Seul le Christ est notre paix, comme l'affirme saint Paul dans la lettre aux Éphésiens, car nous avons en lui « *libre accès auprès du Père*⁷⁹ ».

⁷⁴ Etty HILLESUM, *Une vie bouleversée*, coll. « Points », Éditions du Seuil, p. 169.

⁷⁵ Ph 4, 5-7.

⁷⁶ Lorenzo SCUPOLI, *Le Combat spirituel*. Auteur du XVI^e siècle qui a beaucoup influencé François de Sales.

⁷⁷ *Lettre à l'Abbesse du Puy d'Orbe*.

⁷⁸ Ps 23, 1.

⁷⁹ Ep 2, 14-18.

Chapitre 6

EN QUÊTE DE SON IDENTITÉ

La reconnaissance sociale en crise

Les observateurs de la vie sociale constatent une certaine contradiction dans le monde actuel. Il y a d'une part la manifestation d'un besoin de plus en plus criant de reconnaissance. Chacun aspire à être reconnu, à sortir de l'anonymat, à faire parler de soi. Le rêve de devenir une célébrité n'a jamais été aussi fort. En témoignent le succès de la presse *people*, la participation aux jeux télévisés, les concours de beauté, la course aux exploits sportifs et records de toute sorte (publiés chaque année dans le Guinness, où l'on trouve des choses invraisemblables, comme des records d'ingestion de scorpions !), la prolifération des blogs. Dans un dessein de Sempé, on voit un petit bonhomme dans une immense bibliothèque, aux rayons remplis jusqu'au plafond de milliers de volumes, s'appliquant à écrire en disant à un ami : « Je me suis décidé à rédiger un roman pour sortir de l'anonymat ! »

Mais, inversement, toutes les institutions qui, autrefois, étaient en mesure de procurer à des individus une certaine qualification et reconnaissance, ont aujourd'hui du mal à jouer leur rôle. Dans la famille, la figure parentale est disqualifiée. L'école est décriée, les diplômes bac+5 ne donnent aucune garantie d'emploi. Le monde politique, l'État ainsi que ses « légions d'honneur » sont suspects. Le maintien à un poste de PDG dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pain : nous lui demandons le pain de chaque jour, le nécessaire pour aujourd'hui, en oubliant le passé et sans nous inquiéter du lendemain. « *À chaque jour suffit sa peine, demain s'inquiétera de lui-même* », nous dit l'Évangile⁹³ .

Entrer dans l'espérance implique donc d'accepter sa faiblesse et sa pauvreté, de vivre dans une sorte de précarité permanente, sans appui humain vraiment satisfaisant ni en nous-mêmes ni en dehors de nous et, en même temps, dans une confiance sans limite dans la fidélité et la bonté de Dieu. Cette attitude est en fin de compte source de beaucoup de liberté et de joie. De liberté : tant qu'on s'appuie sur des richesses propres, on sera toujours travaillé par une certaine inquiétude, la peur de perdre tel ou tel appui, la tentation de calculer et de mesurer sans cesse, et on ne sera pas vraiment libre. De joie : si on attend tout de Dieu, ce sera un bonheur que de faire l'expérience concrète de sa fidélité et de recevoir de sa main jour après jour tout ce qui est nécessaire... Joie de tout recevoir gratuitement de la main de Celui qui nous aime et que nous aimons. Le cœur se remplit ainsi de gratitude et d'amour. Thérèse de Lisieux disait : « On éprouve une si grande paix d'être absolument pauvre, de ne compter que sur le Bon Dieu⁹⁴ . »

Eucharistie, richesse des pauvres

Tout ce que nous venons de dire trouve un terrain d'application privilégié dans notre manière de vivre l'Eucharistie. Elle est cette manne qui, dans le désert de la vie, nourrit notre indigence et nous donne jour après jour exactement ce qui nous est nécessaire, ni plus ni moins. La liturgie de l'Église a toujours aimé utiliser comme chant de communion le Psaume 23, « Le Seigneur est mon berger ». Beaucoup des versets de ce Psaume peuvent être interprétés en lien avec le mystère eucharistique.

On y trouve le repas, la coupe :

« Devant moi tu apprêtes une table face à mes adversaires, d'une onction tu me parfumes la tête, ma coupe déborde⁹⁵. »

On y trouve aussi la joie de la présence divine :

« Grâce et bonheur m'accompagnent tous les jours de ma vie, ma demeure est la maison du Seigneur, en la longueur des jours⁹⁶. »

Le Psaume 23 commence par ces paroles : *« Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. »* Une des plus belles prières que nous puissions faire quand nous avons communié est de répéter cette phrase dans une attitude de grande foi. Affirmer que, grâce à cette communion, je ne manque de rien. Je suis certain que Dieu m'y a donné absolument tout ce qui m'est nécessaire pour ce que j'ai à vivre aujourd'hui. *« L'Eucharistie est le don de Dieu dans sa plénitude, elle nous communique tout ce dont nous avons besoin pour accomplir la volonté de Dieu en nous donnant nous-mêmes »*, dit le père Jean-Claude Sagne⁹⁷. Si nous avons cette foi, Dieu répondra à notre confiance et nos communions seront bien plus fécondes. *« Qu'il te soit fait selon ta foi ! »* dit souvent Jésus dans l'Évangile⁹⁸.

Paul nous dit dans la deuxième lettre aux Corinthiens : *« Vous connaissez, en effet, la générosité de notre Seigneur Jésus Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de vous enrichir par sa pauvreté⁹⁹. »* Nulle part davantage que dans l'Eucharistie, ne resplendit ce mystère d'amour de Dieu qui se fait incroyablement pauvre pour nous et qui nous enrichit de la plénitude de son amour et de sa vie. Admirable échange où la pauvreté de Dieu devient notre richesse !

Je crois que, dans l'adoration eucharistique, le fait pour nous de nous tenir comme des pauvres devant Jésus si pauvre – nous n'avons pas grand-chose d'autre à y faire – nous aide peu à peu

à nous accepter pauvres et transfigure notre pauvreté en un lieu d'accueil du don de Dieu, qui est en définitive notre seule richesse. Le père Sagne a cette phrase très belle à propos de l'adoration : « Source et aboutissement de toute prière chrétienne, l'adoration est l'engagement de la personne elle-même, là surtout où l'on a pu toucher du doigt la limite des actes et des paroles. L'adoration se déploie sur un fond de pauvreté consentie... L'adoration est la prière du pauvre : *“Ouvre grand ta bouche et moi je l'emplirai”* (Ps 80, 11)¹⁰⁰ . »

Eucharistie et espérance du Royaume

Quand Pierre s'adresse aux chefs des Églises – dont il fait partie –, il rappelle qu'un responsable dans l'Église, avant d'assumer un ministère, est d'abord quelqu'un qui a vécu une expérience spirituelle : « *Je fais partie des anciens, je suis témoin de la passion du Christ et je communie à la gloire qui va se révéler*¹⁰¹ . » Il a connu l'amour fou de Dieu manifesté dans les souffrances du Christ et cela l'amène à vivre dans une pleine espérance de la gloire et de la beauté du monde à venir.

Or, ces deux réalités, nous les trouvons dans l'Eucharistie. Elle est le mémorial qui rend aujourd'hui actuelle la Passion du Seigneur (lors de chaque messe, nous sommes mystiquement contemporains de la Croix), mais elle est aussi la présence anticipée du monde à venir. L'Eucharistie nous fait communier aux souffrances de Jésus et nous fait communier à la gloire et au bonheur du monde à venir. Elle oriente et nourrit l'espérance du chrétien. Elle intensifie en lui le désir de la Parousie. « Nous espérons le bonheur que tu promets et l'avènement de Jésus-Christ notre Seigneur », dit la liturgie eucharistique après le Notre Père. L'Eucharistie célébrée avec ferveur permet que cette espérance devienne de plus en plus une certitude qui nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quelqu'un qui communie dans la foi au monde nouveau qui doit se révéler, qui en pressent la splendeur et la beauté, et trouve ainsi une grande force intérieure. Ayant perçu avec les yeux du cœur cet « *héritage qui nous est réservé dans les Cieux* », il « *tressaille de joie, même s'il doit être encore pour un temps affligé par diverses épreuves* » (1 P 1, 3-6).

L'activité de tout ministre du Christ s'enracine ainsi dans une double contemplation, une double communion, pourrait-on dire : avec la Passion du Seigneur et avec la gloire du monde à venir.

Cette double contemplation s'exerce et s'approfondit de manière toute particulière dans la liturgie de l'Église. La méditation de la Parole de Dieu ravive en nous la mémoire du Christ, annoncée dans les prophètes et les psaumes, révélée dans les Évangiles. Elle nous fait aussi entrevoir la splendeur de la Jérusalem céleste, « *belle comme une jeune mariée parée pour son époux* » (Ap 21, 2). Cette contemplation trouve son intensité maximale dans la célébration de l'Eucharistie, qui est le mémorial de la Passion du Seigneur, mais aussi le gage de la gloire à venir.

Il y a comme un abolissement du temps quand nous sommes à la messe : dans la foi, de manière cachée, mais pourtant absolument réelle, nous sommes rendus contemporains de la Croix du Christ. Exactement comme ceux qui étaient présents à cet événement, nous pouvons communier aux souffrances du Christ, nous pouvons être bénéficiaires des fleuves de pardon et de paix qui jaillissent de la croix. Comme le Bon Larron, nous pouvons être purifiés par le sang de l'Agneau sans tache, nous pouvons trouver notre nourriture et notre vie dans la miséricorde et l'amour de Dieu.

Mais c'est aussi au Royaume à venir que nous sommes invités à communier dans chaque célébration eucharistique. Dans le

pain et le vin consacrés sur l'autel, le Royaume de Dieu est mystérieusement, mais réellement présent dans toute sa plénitude et sa richesse, et nous y avons accès par la foi. Anticipation de la gloire céleste, l'Eucharistie rend présent ici-bas ce monde nouveau auquel nous aspirons tous, ce royaume de paix, de concorde, d'amour, de douceur et de beauté qui est l'objet de notre espérance. Nous pouvons en recevoir comme un avant-goût, qui nous fait le désirer encore davantage et dire : « *Maranatha ! Viens, Seigneur Jésus !* » « Que ta grâce vienne et que ce monde passe ! » comme dit l'antique prière de la Didachè.

Chaque Eucharistie, si elle est vécue dans une foi vive et une prière fervente, nous fait goûter combien le Seigneur est bon, combien il est doux de le louer et de l'aimer, de vivre en sa présence et de partager tous ensemble la même vie et le même amour. Elle nous fait aspirer à ce que le voile des apparences se déchire et que la réalité glorieuse cachée dans l'humilité des espèces sacramentelles soit enfin manifestée à tous les regards.

L'Eucharistie nous transporte véritablement dans le ciel. Non pas pour nous faire fuir les réalités de ce monde, mais pour nous donner une espérance solide, nourrir notre charité et, ainsi, nous obtenir le courage nécessaire pour assumer les responsabilités et les combats de la vie présente.

Voilà la véritable condition de l'ancien, la véritable maturité spirituelle : la foi profonde qui fait communier intimement à la Passion du Seigneur et à la gloire du monde à venir. C'est cette communion qui donne à la vie présente toute son intensité et sa fécondité. Cela était fortement vécu par la première génération chrétienne. Elle était encore toute proche des événements de la vie du Seigneur et attendait comme imminente sa venue en gloire, venue qu'elle savait pouvoir hâter par sa prière et son désir ; les célébrations étaient ainsi marquées par une ferveur

extraordinaire et donnaient à l'Église un grand courage apostolique.

C'est peut-être moins facile pour nous, après deux mille ans d'histoire et avec une certaine perte du sens eschatologique. Mais je crois que l'Esprit nous invite aujourd'hui à retrouver la même intensité spirituelle, la même proximité mystique avec la Croix et la Gloire, en particulier dans nos liturgies. Faisons en sorte que nos célébrations nous fassent vraiment communier par une foi intense au mystère du Christ livré pour nous et à la splendeur du Royaume à venir, pour un renouveau de l'espérance et de la charité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dedans de nous ? Thérèse nous répond : la fidélité à l'oraison. Le chemin n'est pas toujours facile. Notre cœur est semblable à un vieux puits, rempli de toutes sortes de pierres, de débris, de feuilles mortes, d'ordures même... Y descendre signifie accepter une reconnaissance parfois douloureuse de ce qui nous habite, qui est souvent blessé et souillé. Mais si nous ne nous décourageons pas, si nous sommes fidèles à la prière personnelle, à rechercher dans un acte de foi Dieu présent en nous, nous finirons par découvrir la source qui nous habite au plus profond, pure, bienfaisante, douce, paisible et rafraîchissante. Dans notre cœur, nous boirons aux sources d'eaux vives de l'amour de Dieu, nous serons désaltérés et purifiés, et nous deviendrons capables d'étancher la soif d'amour de ceux que le Seigneur place sur notre chemin : « *L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle !* » (Jn 4, 14.)

Que Thérèse d'Avila nous donne détermination et courage dans la fidélité à la prière et nous conduise à ces sources vives dont elle a fait l'expérience !

« Je vis une statue... Elle représentait un Christ très blessé et elle inspirait tant d'amour que sa vue me troubla toute, car elle représentait bien ce qu'Il a enduré pour nous. J'éprouvais un tel regret d'avoir montré si peu de gratitude pour ses plaies que je crus que mon cœur s'éclatait. » (*Autobiographie*, chap. 9)

Pour qui désire méditer davantage cette belle réalité de la présence de Dieu en nous, voici quelques textes de la tradition carmélitaine sur ce sujet.

Thérèse d'Avila

Textes extraits du *Chemin de la Perfection*, chapitre 28 :

« Celles d'entre vous qui pourront s'enfermer ainsi dans ce petit ciel de notre âme – où habite celui qui a créé le ciel et la terre –, et s'accoutumer à

ne pas regarder à l'extérieur, ni à rester là où elles puissent entendre quoi que ce soit susceptible de les distraire, peuvent croire qu'elles suivent une voie excellente ; elles parviendront sûrement à boire à la source d'eau vive, car elles font beaucoup de chemin en peu de temps. »

« Songez alors à ce que dit saint Augustin ; il cherchait le Seigneur partout et il finit par le trouver au-dedans de lui-même. Pensez-vous qu'il importe peu à une âme qui a tendance à se distraire de comprendre cette vérité et de savoir qu'elle n'a pas besoin d'aller au ciel pour parler à son Père Éternel et se délecter avec lui ? Qu'elle n'a pas besoin non plus de prier en criant très fort ? Si bas qu'elle parle, il l'entendra ; elle n'a pas besoin d'ailes pour aller le chercher, elle n'a qu'à se mettre dans la solitude, regarder au-dedans d'elle-même et ne pas s'étonner d'y trouver un si bon hôte ; qu'en toute humilité, elle lui parle comme à un père, qu'elle lui adresse ses demandes comme à un père, qu'elle se reconforte auprès de lui comme auprès d'un père, mais qu'elle comprenne qu'elle n'est pas digne qu'il soit son père. »

« Il est très important que nous ne nous imaginions pas vides intérieurement (et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que les femmes pour tomber dans cette erreur), car il me semble impossible, si nous avons soin de nous rappeler que nous portons en nous un tel hôte, que nous nous adonnions tellement aux vanités et choses de ce monde, parce que nous verrions combien elles sont basses, en comparaison de celles que nous possédons en nous. »

« Sans doute rirez-vous de moi et direz-vous que c'est là chose très claire, et vous aurez raison d'en rire car, pour moi, elle fut obscure pendant un certain temps. Je comprenais bien que j'avais une âme, mais ce que méritait cette âme, et qui y demeurerait, je ne le comprenais pas car les vanités de la vie recouvraient mes yeux d'un bandeau. Si j'avais compris, comme je le fais pleinement maintenant, que dans ce petit palais de mon âme habitait un si grand Roi, il me semble que je ne l'aurais pas laissé seul si souvent, mais que de temps en temps je serais restée en sa compagnie et aurais essayé que son palais ne soit pas si sale. Mais quoi de plus merveilleux que de voir celui qui remplirait mille mondes de sa grandeur s'enfermer dans une si petite chose ! C'est ainsi qu'il a voulu demeurer dans le ventre de sa Très Sainte Mère, Comme il est le Seigneur, il porte en lui la liberté et comme il nous aime, il se fait à notre mesure. Quand une âme commence dans cette voie, il ne se fait pas connaître, de peur qu'elle ne se trouble en se voyant si petite pour contenir quelque chose de si grand, mais, petit à petit, tout

doucement, il élargit cette âme à la mesure de ce qu'il met en elle. C'est pourquoi je dis qu'il porte en lui la liberté, car il a le pouvoir d'agrandir ce palais. »

« Le point capital est que nous soyons absolument décidées à le lui donner et que nous le débarrassions afin qu'il puisse mettre et ôter comme dans une demeure qui lui appartient. C'est la condition qu'il nous pose et Sa Majesté a raison ; ne nous y refusons pas. »

Saint Jean de la Croix (*Cantique Spirituel* B 1, 6-8)

« Sachons-le bien, le Verbe, Fils de Dieu, réside par essence et par présence, en compagnie du Père et de l'Esprit Saint, dans l'essence même de l'âme, et il y est caché. L'âme qui aspire à le trouver doit donc sortir, selon l'affection et la volonté, de tout le créé ; elle doit entrer en elle-même et s'y tenir dans un recueillement si profond que toutes les créatures soient pour elle comme si elles n'étaient pas.

« Dieu est donc caché dans notre âme, et c'est là que le vrai contemplatif doit le chercher, en disant : "Où es-tu caché ?"

« Eh bien donc, ô âme, la plus belle d'entre les créatures de Dieu, toi qui désires si ardemment savoir où se trouve ton Bien-Aimé, afin de le chercher et de t'unir à lui, voici qu'on te le dit : tu es toi-même la demeure où il habite, la retraite où il se cache. Quelle joie, quelle consolation pour toi ! Ton trésor, l'objet de ton espérance, est si proche de toi qu'il est en toi-même, ou, pour mieux dire, tu ne saurais être sans lui. Écoute l'Époux lui-même te le dire : "*Voici que le royaume de Dieu est au-dedans de vous.*" (Lc 17, 21) Et l'apôtre saint Paul, son serviteur, nous dit de son côté : "*Vous êtes le temple de Dieu.*" (2 Co 6, 16)

« Grande consolation pour une âme de savoir que jamais Dieu ne la quitte. Le péché mortel lui-même ne l'éloigne pas. À combien plus forte raison fera-t-il sa demeure dans l'âme qui est en grâce.

« Que peux-tu désirer encore, chère âme ? Que cherches-tu au-dehors, puisque tu possèdes en toi-même tes richesses, tes plaisirs, ta jouissance, ton rassasiement et ton royaume, c'est-à-dire le Bien-Aimé auquel tu aspiras et que tu poursuis de tes recherches ? Réjouis-toi, exulte en ton recueillement intérieur, dans la compagnie de celui qui est si proche de toi. Adore-le en toi-même et garde-toi de le chercher au-dehors. »

Sœur Thérèse Bénédictine de la Croix (Édith Stein)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation

Chapitre 1

La réceptivité spirituelle

Introduction

La persévérance dans la prière

La confiance

L'humilité

L'obéissance

La pratique de la paix intérieure

Vivre l'instant présent

Le détachement

La gratitude

Conclusion

Chapitre 2

Vivre sous le regard de Dieu avec Thérèse de Lisieux

Importance du regard chez Thérèse

Ne jamais s'éloigner du regard de Jésus

Le regard divin

Le regard voilé de Jésus

Nécessité pour l'âme de vivre dans le regard de Jésus

Conclusion

Chapitre 3

« Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort ! »

(2 Corinthiens 12, 10)

Le monde moderne renvoie l'homme à sa faiblesse

L'Esprit Saint veut une Église de pauvres

Plus je veux être saint, plus je constate mon impuissance

De la pauvreté humaine à la pauvreté spirituelle

L'expérience de Paul

La foi, ouverture de la faiblesse de l'homme à la puissance de Dieu

La faiblesse, non pas obstacle mais chemin

Se réjouir de ses infirmités

L'amour est une victoire de la faiblesse

Marie, mère des pauvres et des petits

Chapitre 4

Vraie et fausse liberté

Questions autour de l'idée de liberté

Liberté et toute-puissance

Liberté et faculté de choisir

Liberté et indépendance

Liberté et spontanéité

Le lien indissociable entre liberté et amour

L'amour se fonde sur la foi et l'espérance

Discerner nos manques concrets de liberté

Le bonheur de l'âme, libre parce qu'elle aime

Chapitre 5

La paix intérieure, une urgence spirituelle

L'appel à se laisser pacifier

La paix intérieure, promesse divine

Pourquoi chercher la paix intérieure ?

Un long travail de réconciliation

Chapitre 6

En quête de son identité

La reconnaissance sociale en crise

La fragile reconnaissance affective

La personnalité psychologique
Le Père qui fait de nous ses fils

Chapitre 7

L'Eucharistie, mystère de foi

L'année de l'Eucharistie
L'Eucharistie, école de maturité spirituelle et de foi
Mysterium fidei
Entrer dans la sagesse de Dieu
La foi découvre les réalités véritables

Chapitre 8

Eucharistie et espérance

Eucharistie, bonheur des pauvres et espérance du Royaume qui vient
Espérance et pauvreté spirituelle
Eucharistie, richesse des pauvres
Eucharistie et espérance du Royaume

Chapitre 9

L'Eucharistie, mystère de charité

Sacrement de l'amour de Dieu
Dieu nous donne de nous donner
Sacrement de l'amour fraternel
La table des pécheurs 123

Chapitre 10

Viens, Seigneur Jésus !

Chapitre 11

Connaître Dieu en Marie

Chapitre 12

Toucher Dieu dans la prière

La prière est foi, espérance et amour
La foi suffit

La foi et le toucher

Chapitre 13

Thérèse d'Avila et le Château intérieur

Thérèse d'Avila

Saint Jean de la Croix (Cantique Spirituel B 1, 6-8)

Sœur Thérèse Bénédictine de la Croix (Édith Stein)

Chapitre 14

Etty Hillesum, témoin d'espérance

Une vie dispersée

Une rencontre providentielle

La vie est belle et riche de sens

« Nous avons le droit de souffrir, pas de succomber à la souffrance » (Etty Hillesum)

Vivre comme les lys des champs

Employée du Conseil juif

Le camp de Westerbork

Le refus de la haine

« On voudrait être un baume versé sur tant de plaies »

Aider Dieu

Le dernier voyage